

Cynthia Kafka

LE SOURIRE
AUX LIVRES

Roman



À Léandre et Marissa

« *On naît avec un petit livre sous le bras.
Il y a un prologue et un épilogue. Entre les deux,
c'est une question d'épaisseur.* »
Baptiste Beaulieu, *La mort est une garce*

« *La vie, c'est comme une bicyclette ; il faut avancer pour
ne pas perdre l'équilibre.* »
Albert Einstein

« *Et puis, il y a ceux qu'on croise, que l'on connaît
à peine, qui vous disent un mot, une phrase,
vous accordent une minute, une demi-heure
et changent le cours de votre vie.* »
Katherine Pancol

« **A**LLO, ALEXIA ? C'est maman... Attends, Paul, je laisse un message à Alex, c'est important. Quoi ? Tu as envie de faire caca ? Tu peux te retenir encore un peu ? On arrive bientôt, promis.

Alex, je sais que tu es en colère, mais écoute-moi, s'il te plaît. Je... tu sais que j'aime pas qu'on se quitte fâchées, et...

Gabriel, mon chéri, je suis au téléphone avec ta sœur, tu me montreras ton jeu après, d'accord ? Non, pas à papa non plus, il conduit. Oui, dès que j'aurai raccroché...

Oh, désolée Alex, ce message n'a ni queue ni tête, mais je veux juste te dire que je t'aime, et... Bon, rappelle-moi dès que... Mais qu'est-ce qu'il fout lui ! Laurent, klaxonne, il est sur notre voie putain attention... »

Pour réécouter le message, faites le 1. Pour le sauvegarder, faites le 2. Pour le supprimer, faites le 3.

Message sauvegardé.

Alexia

Deux mois plus tard

— **C**ARPE DIEM MON CUL, OUAIS.
Du bout de l'index, je suis le contour des lettres rugueuses qui décorent la couverture de mon carnet, avant de le balancer de toutes mes forces contre le mur. Il s'écrase sur la moquette, et la boule qui se forme régulièrement dans ma gorge diminue.

Quels bouffons ces philosophes, avec leurs injonctions à être heureux tout le temps. Pires que les influenceurs sur Instagram.

La boule grossit.

— Allez tous vous faire foutre, je gueule au cercle des poètes disparus depuis des siècles.

La boule redescend d'un cran. J'avale ma salive par-dessus.

Martin, avachi sur ma couette à fleurs, semble me juger.

Je m'imagine le secouer, lui arracher les bras et lui tordre le cou, le jeter par la fenêtre et le regarder s'écrabouiller comme mon carnet. Et puis je me rappelle que je ne survivrais pas sans lui. Je ravale mes larmes et me radoucis.

Les deux billes usées qui lui servent d'yeux me renvoient le reflet éraillé d'une pauvre fille perdue et en colère.

Je l'attrape, il dodeline de la tête, l'air de ne pas m'en vouloir.

— Heureusement que je t'ai, toi.

Son corps d'ourson s'est grave rabougri depuis ma naissance, mais il ne m'a jamais abandonnée. Fidèle au poste que je lui ai attribué. C'est lui que j'ai choisi parmi une foule de prétendants, d'après maman. Ceux que j'ai écartés l'ont échappé belle. Ces quatorze dernières années, Martin a accueilli ma bave, mon vomi, les marques de mes premières dents, mes larmes, mes cris de joie et mes secrets. Il a été oublié, déclaré perdu, pleuré, retrouvé, déchiré, cajolé, mouillé, recousu, lavé, traîné partout même dans la boue, aimé surtout. Je l'ai remisé sur une étagère un jour où j'ai estimé être trop grande pour dormir avec un doudou, et puis récupéré quand je n'ai plus eu que lui.

Je le renifle dans le cou, à la recherche d'une odeur qui me fait autant de bien que de jeter des objets à travers la pièce. Un mélange de crème de nuit et d'enfance. J'arrive presque plus à la sentir, même dans mes souvenirs. La boule dans ma gorge s'ambiance toute seule.

Frisson. Je me rassois contre mes oreillers, rabats ma capuche sur mon front, enfonce mes doigts aux ongles rongés dans les manches de mon sweat XXL

et me pelotonne sur moi-même. Vu de l'extérieur, je ressemble sûrement à un escargot bourré qui tente de rentrer dans sa coquille. Rien à s'couer. Personne ne me regarde, de toute manière. Plus personne.

Je referme mes bras sur Martin. J'ai tout le temps froid, depuis l'accident. Mes os sont devenus des pains de glace capables de congeler tout mon corps. Et mon cœur avec.

Dans mes oreilles, un rappeur vintage crache sa haine de je sais pas quoi. J'suis pas hyper fan, faudra que je le vire de ma playlist, mais je le laisse gueuler. J'ai besoin de bruit pour étouffer mes idées noires, pour leur interdire de tourner dans ma tête et de nourrir cette putain de boule. Je dois me bouger, faire quelque chose, n'importe quoi.

Je me lève pour récupérer mon carnet, et me cale à l'abri contre Martin. Le mini cadenas censé protéger mes pensées du reste du monde, même s'il se crochète avec une tige de trombone, s'est ouvert.

Carpe diem. Cette phrase qui se la joue starlette avec ses paillettes sur mon journal intime, elle est inscrite sur la boîte à clés en forme de maisonnette accrochée au mur, à côté de l'armoire à chaussures. Dans mon ancien chez-moi, à l'autre bout de ma vie.

Enfant, je croyais que « *diem* », c'était le nom d'une carpe. La carpe Diem, ça me semblait logique. Et puis en classe de sixième, j'ai suivi le cours d'initiation au latin avec Mme Pruneau, une vieille prof ridée comme son nom. Quand elle se fâchait, deux barres apparaissaient entre ses sourcils, on pariait sur le nombre de fois qu'elle nous ferait le coup pendant l'heure. Trente-quatre, c'était le record. Pruneau, elle nous a expliqué que *carpe diem*, ça signifiait « cueillir le jour présent, sans se soucier du lendemain ». C'était un type, Horacio ou

un nom de ce genre, qui avait utilisé cette phrase dans un poème pour rappeler que la vie était courte et qu'on devait en profiter.

« Vu comment elle est fringuée, Pruneau, elle doit pas souvent rigoler », m'avait soufflé Lorelei, ma meilleure amie depuis la maternelle, en fronçant les sourcils avec la bouche en cul de poule pour imiter Mme Pruneau. J'avais tellement ri que j'avais dû me planquer derrière mon classeur pour échapper à la ride du lion de la prof. Il m'en fallait peu, à cette époque-là. C'était peut-être ça, en fin de compte, *carpe diem*. Ne pas vivre avec une boule dans la gorge et m'amuser de tout et de rien.

Pendant quelque temps après ce cours, j'ai observé la citation chaque matin avec un œil neuf. Un peu comme si je faisais partie du secret de la boîte à clefs. On est con, quand on a onze ans. Et puis petit à petit, j'ai recommencé à ne plus la voir. Après tout, c'était juste deux mots gravés sur une boîte achetée par ma mère des années plus tôt, sans doute parce que c'était la moins kitsch – ou la plus soldée – du rayon. Il aurait été écrit « Boîte à clefs » ou « Tu pues des pieds », ç'aurait été kif-kif, en définitive. Du moment que les clefs de la maison y étaient rangées quand j'étais en retard le matin, ça me suffisait.

C'était le bon temps, mais personne à part un poète mort m'avait prévenue. Et maintenant, je ne sais plus trop ce que ça veut dire, profiter de la vie. Ou plutôt si, je le sais trop bien. C'est ce qu'on fait sans s'en apercevoir avant que tout s'écroule.

J'attrape mon crayon noir. Du bout de la mine, j'enlève quelques morceaux de papier déchiré qui se sont accrochés dans la spirale du cahier. J'ai utilisé la moitié des feuilles pour faire de l'origami pendant le trajet vers ma nouvelle réalité. L'origami, c'est mon antistress.

Il y a des gens qui pratiquent le yoga, brodent des fleurs ou nagent pour se sentir zen. Moi, je plie du papier pour oublier. Je fais naître des animaux pour ne pas penser que je suis plus personne. Je tiens ça de ma mère, c'est elle qui m'a filé le virus. Quand elle attendait Paul et Gabriel, mes demi-frères, elle se traînait du canapé à son lit en mode baleine échouée sur la plage, et moi, j'avais sept ans et besoin d'être canalisée, à ce qu'on m'a raconté. Du coup, elle avait envoyé Laurent, mon beau-père – qui ne l'était pas tout à fait vu qu'ils se sont jamais mariés, enfin ça c'est une autre histoire –, acheter tout un tas d'activités manuelles. Les perles, la pâte à modeler ou la peinture, ça m'a vite gavée. Par contre, l'origami, maman et moi on a kiffé, et même si c'est plus de mon âge, c'est comme pour Martin, ça m'est resté.

Ce soir, pourtant, j'aimerais bien réussir à écrire plutôt que de plier. La psy m'a assuré que ça me ferait du bien. Elle utilise probablement cette technique pour entrer dans mon cerveau, vu que je lui lâche pas un son, mais après tout, je peux bien essayer et rien lui montrer.

Je m'applique comme en primaire. La mine du stylo-feutre s'agite sur le carnet, les lettres se dessinent, forment un mot.

« Maman »

Mon crayon se redresse. Une goutte d'eau atterrit sur le papier. L'encre bave, le mot devient tache.

J'observe mon « maman » qui coule, qui s'efface, qui s'efforce de tenir malgré tout. Est-ce ainsi que ça s'est passé ? Je saurai jamais.

Ma gorge se ratatine autour de la boule qui est coincée dedans.

Qu'est-ce que ça ferait, si elle explosait ?

J'arrache la page, la chiffonne, la lance à travers la chambre, referme mon carnet.

La feuille tombe à côté de la corbeille, ma tête contre doudou Martin, mes larmes sur mon oreiller. La boule continue de squatter.

Carpe diem.

Carpe diem de merde.

Ah, ça, j'ai profité, ouais.

Et pendant que je cueillais le jour présent avec Lorelei, ma famille entière est morte.

Laurent.

Paul et Gabriel.

Maman.

Tous. Ils sont tous morts.

Par ma faute.

Putain d'Horacio et de boule dans ma gorge.

2

Grégoire

LES PREMIÈRES LUEURS DU JOUR se faufilent à travers les persiennes. Je tâtonne à la recherche de mon smartphone. 6 h 12. L'alarme n'a pas eu le temps de sonner, je considère mon avance sur la technologie comme une victoire. J'aime faire partie du clan des lève-tôt.

Je m'étire, sors du lit, bois lentement quatre gorgées d'eau, et exécute mes cinquante pompes quotidiennes. Je tiens à me maintenir en forme. Pour mon métier, les muscles, c'est essentiel. Quand j'ai entamé mon apprentissage, j'étais une tige de bambou. À force de bosser, je me suis transformé en jeune cerisier, puis en chêne. Je me suis aussi astreint à une hygiène de vie assez féroce. Pas de gras, pas d'alcool. Les collègues me traitent de rabat-joie, je m'en fous. On ne partage pas les mêmes délires, c'est tout. À l'ambiance surchauffée

des apéros sur les chantiers où tous les prétextes sont bons pour boire un coup, je préfère les sons du vent qui s'engouffre dans les branches, de la nature qui bruisse au cœur d'une forêt, du bois qui travaille et qui vit. C'est ma passion, mon gagne-pain, ma raison d'exister et de me lever tôt chaque matin.

À l'heure où mes camarades de classe clamaient leur souhait de devenir pompier, pilote ou astronaute, je gardais pour moi mon objectif : fabriquer des cabanes. N'ayant maintenu aucun contact – je ne suis même pas inscrit sur les réseaux sociaux –, j'ignore si les autres ont suivi leur rêve. Moi, en revanche, je m'y suis employé.

Alors pourquoi ce sentiment d'échec me vrille-t-il les tympans dès le réveil ?

Parce que tu n'es qu'un bon à rien.

Cette phrase venue du passé traverse de plus en plus fréquemment mon esprit, ces derniers temps. Je secoue la tête pour la chasser et me dirige vers les escaliers.

— Putain !

Il m'arrive encore d'oublier que je ne suis plus seul dans cette maison. La force de l'habitude, sans doute. Je reviens sur mes pas, enfile un jean, un tee-shirt. Depuis qu'Alexia vit sous mon toit, je n'ose plus me promener en caleçon. Nos relations sont déjà assez compliquées pour que j'y ajoute de l'embarras.

Malgré les conseils de la psy et les efforts, je ne parviens pas à instaurer la moindre once de dialogue. J'ai connu une fillette volubile, un brin boudeuse, mais facile à contenter, et qui m'appelait papa. J'ai retrouvé une jeune fille taciturne, renfermée, agressive, qui me donne à tout bout de champ du *Greg* empreint de hargne. L'accident lui a enlevé sa légèreté, et l'adolescence a sûrement aidé, elle aussi. Je ne peux rien

affirmer dans la mesure où je ne l'avais pas vue depuis trois ans avant... tout ça.

« Elle se réfugie dans le silence ou la violence, c'est sa manière de se protéger de la douleur, a expliqué la psy. Vous êtes son père, et même si vous ne vous êtes pas beaucoup fréquentés, vous êtes dorénavant son unique repère familial. C'est à vous de parler pour deux, d'accepter sa colère, d'accueillir ses angoisses, en attendant qu'elle vous accorde sa confiance. »

En théorie, ça a l'air simple. Sauf qu'Alex vit dans ma réalité, pas dans des manuels de psychologie. Dès que j'essaie, je me heurte à un mur. Je prononce de longues phrases, elle répond par onomatopées. Je pose des questions précises, elle lâche un grognement. J'envoie un SMS, je reçois un smiley dans les rares bons jours, et plus fréquemment, rien. Le néant. Sa façon de se comporter, de manger, d'observer, de se tenir en retrait... tout en elle me fait penser à un oisillon apeuré, tombé trop tôt du nid. Un oisillon que je vais devoir apprivoiser petit à petit. Ce n'est clairement pas gagné. Elle vit là depuis un peu plus d'un mois, et tout ce qu'on réussit à se raconter sans qu'elle se fâche, ce sont des banalités. Mes déplacements n'arrangent rien, évidemment. Les constructions de cabanes pour le parc de Marseille accaparent mes journées, et j'ai découvert à quel point concilier vie professionnelle et ado à plein temps compliquait la donne. D'ordinaire, je rentre à peine pendant la phase de fabrication. Depuis l'arrivée d'Alex, j'enchaîne les allers-retours, plus pour faire acte de présence que pour enraciner les bases d'une vie de famille, je dois bien l'avouer. Résultat, je culpabilise quand je suis au boulot, quand je rentre à la maison... sans cesse. Et je suis lessivé.

Dans la cuisine, je me fais couler un café, ouvre un tiroir, m'agace devant le paquet de biscottes vide. Ça aussi, il va falloir que je m'y habitue. Tout en maugréant, je m'approche de l'ardoise souple – et laide – aimantée sur le frigo, sous un calendrier encore plus moche. Je saisis un feutre sur le plan de travail, pousse un soupir blasé, commence à noter.

— Ah, tu dénigrais mon achat, mais tu vois que c'est utile ! clame Ida en pénétrant dans la pièce.

Surpris, je laisse courir la mine du marqueur sur toute la largeur du réfrigérateur.

— Putain ! je jure, pour la seconde fois de la matinée, en me précipitant pour attraper un chiffon sec et effacer la tache avant qu'elle ne s'incruste.

— Bonjour à toi aussi, l'homme des cavernes, grimace-t-elle. Je suppose que quelqu'un ici s'est levé le cul le premier. Moi, ça va, merci de t'en préoccuper. J'ai dormi comme une ampoule à l'agonie, mes rhumatismes se sont réveillés, j'ai lu la moitié de la nuit, et après...

Tout en continuant de palabrer, elle dépose son panier sur la table en chêne, ôte le foulard qu'elle portait autour du cou et dévêt son chandail troué aux coudes. Son tee-shirt brille de mille feux, c'est Noël au printemps, j'ai la rétine asséchée.

— Ida, je l'arrête en tâchant de mettre de la courtoisie dans ma voix, ce serait bien que vous vous annonciez lorsque vous arrivez...

— Oh oui, Seigneur et Maître, rétorque-t-elle avec son air railleur. Je vais sortir de la caravane située dans ta cour, porter ma vieille carcasse jusqu'au portail, sonner en risquant de réveiller la gamine et revenir gratter à la fenêtre, tel un chat en mal d'amour ou de croquettes. La logique des hommes aura toujours le don de m'en boucher un coin.

Vexé, je ronchonne dans mon mug. Je refuse de discourir avec madame la sarcastique tant que je n'aurai pas ingéré ma dose de caféine. Et même après, d'ailleurs. Je présume qu'au jeu de la repartie, je n'ai aucune chance de gagner. Elle a dû suivre une formation en remarques cinglantes. Je pousse un gémissement d'enfant contrarié.

— Parfois, je me demande pourquoi c'est vous que j'ai embauchée.

Elle cligne des yeux et pendant un bref instant, elle m'apparaît soucieuse, presque fragile. Pourtant, la seconde d'après, elle dévoile un rictus sardonique.

— Parce que j'ai été la seule à répondre à ton annonce ?

Beau joueur, je m'incline.

— Un point pour vous.

— Plus parfaite, tu n'aurais pas trouvé, le moule est cassé. Ma divine personnalité t'a littéralement scotché.

— Bien sûr. Je vous rappelle qu'à la question : « Avez-vous de l'expérience avec les ados ? », vous m'avez répliqué...

— « Leur verser un seau d'eau glacée sur la tête lorsqu'ils fument du shit sous mes fenêtres, ça compte ? » se remémore-t-elle en ricanant. Je testais ton aptitude à supporter les bonnes blagues, c'est fondamental ! Avoue que sans moi, tu te ferais chier comme un rat mort.

Elle n'a pas tort. Ida est causante, cassante, pipelette. Elle a le don d'appuyer là où ça fait mal, de me pousser dans mes retranchements. Râler pour un oui ou pour un non doit faire partie d'un entraînement pour maintenir son cerveau à niveau. Pourtant, je ne regrette pas de l'avoir rencontrée. Malgré son vocabulaire unique et ses tee-shirts scintillants, cette mamie atypique prend soin de ma maison, gère l'intendance et veille sur Alexia

comme une poule couve ses œufs. En outre, le fait qu'elle ait accepté de loger dans la caravane attenante à la maison me retire une sacrée épine du pied quand je dois rester plusieurs jours au boulot.

— C'est juste que... Je ne suis pas encore habitué à tout ça.

Elle penche la tête sur le côté dans un geste de compassion. Elle a saisi que ma dernière phrase ne concernait pas son sens de l'humour.

— Tu dois prendre le temps comme il vient, mon grand. En revanche, je te saurais gré de ne pas m'engueuler quand je rapplique parce que tu décampes.

— Ce n'était pas... Bon, en tout cas, merci Ida. Je ne sais pas comment je m'en sortirais sans vous. Je...

— Allez mon gars, me coupe-t-elle. Les gens qui me brossent dans le sens du poil, ça me hérissent plutôt que de le remettre en place. On ne va pas en chier une pendule suisse, non plus. Quand est-ce que tu rentres au bercail ?

— Ce soir, au plus tard demain avant midi.

Ida opine du chef, récupère mon feutre et note « retour Grégoire » en date du 12 avril sur le calendrier orné de ridicules chatons, une autre de ses idées pour instaurer une sorte d'organisation.

— J'ai mis demain, mais j'espère que tu te souviens que les vacances de printemps viennent de commencer. Tu vas t'entretenir avec ton patron ?

Je hausse les épaules, déjà fatigué par la tâche qui m'incombe.

— Peut-être qu'on devrait envisager cette idée d'internat.

Ida tourne le dos en grommelant. Elle ouvre un tiroir et le referme d'un coup sec. En voyant un torchon voler, je devine que ça va chauffer. Pas loupé.

Elle me fait face, un rouleau à pâtisserie entre les mains.

— Elle est heureuse comme un chien qui se noie, et toi tu comptes l'envoyer à l'internat ? Et pourquoi pas au couvent, tant qu'on y est ? C'est à cause d'égoïstes de ton espèce que la société se porte mal.

La diarrhée verbale redémarre. Bientôt, Ida m'accusera de la météo qui se détraque, de la hausse du prix de l'essence et de tous les maux du monde.

Mon premier café ne me suffira pas. Je me rapproche de la machine, pose ma tasse et presse mon index sur le bouton. Le bruit des grains qui s'écrasent diffuse un vacarme plus apaisant que les invectives de mon employée. Je comprends son point de vue, mais elle ne fait aucun effort pour se mettre à ma place.

— On ne connaît même pas son avis sur l'internat, je maugrée. Elle joue au Roi du silence ou... à la Reine des neiges. Elle souffle le froid en permanence.

— Parce qu'elle a besoin de chaleur humaine. Et tant que tu lèveras les voiles à l'heure où blanchit la campagne pour ne rentrer qu'à la lueur des étoiles...

— Ida, est-ce qu'on pourrait reprendre cette conversation plus tard ? Plus vite je pars, plus vite je serai de retour.

Elle bougonne avant d'acquiescer.

— La vie est une sacrée pute, si tu veux que je te donne mon avis, grogne-t-elle au moment où je pose ma tasse dans l'évier.

Je relève le sourcil.

— Ida...

— Une péripatéticienne, si tu préfères.

Je masque mon amusement. Elle a beau employer un langage aussi fleuri que la devanture d'un fleuriste à la Saint-Valentin, elle a raison. Mais, en bon égoïste, je

ne peux m'empêcher de songer que, par ricochets, la vie est également une garce avec moi. Je n'ai pas signé pour ça. Je m'en suis même systématiquement éloigné. Et l'arrivée de ma fille sous mon toit me ramène à des tourments soigneusement enfouis depuis longtemps.

Solène

PARCOURIR LES ROUTES À VÉLO sans aucun objectif en tête s'apparente à une formation accélérée en sciences sociales, option philosophie. Il devrait exister un cursus spécifique. Chaque kilomètre exploré m'apprend des choses sur moi, sur les autres, sur la vie. Par exemple, j'ai pris conscience que rien n'arrive par hasard. En me trompant de direction, là où auparavant j'aurais pesté contre la perte de temps, je sais à présent que c'est certainement pour mieux découvrir un bijou de la nature. Il suffit de mettre de côté les préjugés et de se munir d'une bonne dose d'humilité. Et d'une gourde d'eau, par la même occasion.

La gorge en feu, je fais une halte pour me désaltérer, et en profite pour admirer le paysage.

Je n'aurais jamais dû passer par cette route, je me suis fourvoyée. D'après les panneaux, je me trouve au

pied de Monpazier, une bastide périgourdine édiflée au XIII^e siècle. Le lieu semble appartenir à une autre époque. Je ne serais pas surprise de voir surgir des dames en robe à crinoline et des chevaliers armés de leurs épées.

Du bout des doigts, je masse mes mollets endoloris. Le jour de reprise est souvent difficile, d'autant plus quand je n'ai pas pédalé plusieurs semaines d'affilée. Mais ce matin, j'en ai particulièrement bavé. L'espace d'un instant, je regrette de ne pas avoir accepté l'invitation d'Hermann et Betty à dormir une nuit de plus chez eux. Cela ne dure qu'une seconde. Juste après, je me souviens que si on ne part jamais, la découverte s'arrête, et on s'encroûte. Et je commençais un peu trop à ruminer.

Ces huit derniers mois, j'ai appris à balayer l'ennui d'un coup de pédale et à suivre mon instinct. J'ai adoré ces quinze jours passés à la ferme. Traire les vaches ou m'occuper des cochons a été une sacrée expérience et le séjour avec les deux agriculteurs restera gravé dans ma mémoire, à l'instar de chacune des autres rencontres de mon périple. Mais j'avais hâte de découvrir ce que les pistes cyclables et la vie me réservent.

J'ouvre ma sacoche de vélo, y range ma gourde. Il faudra que je me ravitaille en eau dès que je croiserai une fontaine. Mon attention est détournée par un caillou qui dépasse de la poche extérieure de mon balluchon. Celui-ci, je l'ai créé avec Betty. L'agricultrice s'est prêtée au jeu et, enchantée par le principe, m'a assuré qu'elle perpétuerait cette tradition. Le dessin, un smiley avec des étoiles dans les mirettes, est simpliste, presque enfantin. En le retournant, on lit : « La beauté est dans les yeux de celui qui regarde. » Après avoir contrôlé qu'il a été bien verni, je le dépose sur le muret qui longe le parking.

Le jaune de la peinture flashe sur le gris des pierres. À l'idée qu'il livrera certainement un peu de joie à celui ou celle qui le dénichera, je ressens une pointe de fierté. C'est simple de faire plaisir. Il suffit de modifier positivement, d'une façon ou d'une autre, le quotidien.

Après avoir attaché mon vélo et enlevé mon casque, je pénètre dans la bastide d'un pas léger.

Dans mon esprit, le programme est clair : faire le tour des ruelles, vérifier si une boîte à livres s'y cache, et repartir pour une cinquantaine de kilomètres, dans la bonne direction cette fois.

Pourtant, en traversant le porche, une furieuse envie de m'attarder me saisit. J'entreprends donc une visite plus poussée. Les demeures se succèdent sur mon passage, toutes plus singulières les unes que les autres. Des traversières et des venelles aux noms poétiques parcourent la bastide, emmenant les touristes vers la porte du Paradis ou la Maison du Chapitre, véritable merveille architecturale. Les lourdes portes de l'église, ouvertes, laissent entrevoir sur ses murs des illustrations éphémères créées par le soleil en transperçant les vitraux. Sur la place du marché, c'est tout mon être qui frissonne d'admiration. Un panneau, à moitié caché par les glycines et les rosiers qui grimpent le long des pierres, signale que Monpazier a reçu le label Plus Beaux Villages de France. C'est mérité. Une douce sérénité m'envahit. Cet endroit est une jolie surprise, comme la vie nous en offre régulièrement, si on y prête attention.

Je déambule sous les arcades, flâne devant les jouets en bois d'une échoppe, essaie quelques chapeaux en grimaçant face à mon reflet dans le miroir, salive en lisant le menu d'un restaurant gastronomique, et souris en déchiffrant le jeu de mots d'une vitrine de vêtements : « Lin pour l'autre ».

Pour mieux allonger le temps, je finis par m'asseoir en terrasse et commande un café à un serveur aux cheveux gris, costumé comme s'il était convié à un mariage d'antan.

— Et voilà, mademoiselle. Un expresso et un verre d'eau, annonce-t-il en déposant la tasse devant moi.

— Merci. J'adore vos bretelles, vous êtes très élégant. Le vieil homme me répond d'une révérence.

— Merci pour le compliment, et pour l'avoir remarqué, s'exclame-t-il avec l'accent chantant du Sud-Ouest. C'est respecter les clients que de se faire beau. C'est tout ce qu'il vous faut ?

— C'est parfait. Vous savez s'il y a une boîte à livres dans le coin ?

Il inspecte les alentours, suspicieux.

— Quand un truc traîne, en général, on le retrouve chez Gaston, le brocanteur.

— Oh non, il s'agit d'une sorte de vitrine dans laquelle les gens déposent des ouvrages pour que d'autres les empruntent à leur tour.

— Boudu, ça y est ! Prenez la rue Saint-Jacques et sortez par le porche, là-bas. À côté des terrains de pétanque, vous trouverez une ancienne cabine téléphonique. Vous ne pouvez pas la louper. La municipalité a installé une structure en bois rouge au-dessus, pour représenter un rempart et donner à la cabine un style plus médiéval.

— Super, merci !

Le serveur s'éloigne tandis que je relève mes manches. Si lorsque je suis partie, il faisait frais, le soleil de 10 heures me réchauffe.

Je sirote mon café en admirant le spectacle de la place. Un pigeon, juché sur le faite d'une maison, semble assister lui aussi aux va-et-vient des badauds. Des touristes,

l'appareil photo en bandoulière ou le téléphone brandi en l'air, s'extasient sur la beauté du cadre. Un groupe d'enfants grimpe en courant les marches d'une estrade en pierre sur laquelle d'anciennes mesures à grains sont exposées. Attablé près de moi, un homme au bérêt jaune fluo s'exprime avec emphase sur les pessimistes qu'il associe à des fleurs poussant à l'envers. Il conseille à ses interlocuteurs de relire *Les Amants de Pise*, et je note le titre dans un coin de mon esprit. Écouter ou regarder les gens est devenu une sorte de hobby.

J'ai passé des années la tête dans le guidon, à plus me préoccuper de réussir dans la vie que de la vivre pleinement. Et puis le destin m'a percutée de plein fouet, m'obligeant à m'arrêter pour observer le paysage derrière moi, et à prendre en main ce guidon, au sens propre. Depuis, je savoure les pauses autant que l'action. Ce n'était peut-être pas la meilleure solution, mais en existe-t-il une bonne ? Quoi qu'il en soit, c'était la seule chose à faire pour ne pas me noyer. Et jusqu'à présent, c'est plutôt réussi.